

Littérature algérienne et engagement, fin d'un couple ?

Zeraoui Asmaa¹; Ait Menguellat Mohammed salah²

Reçue 24/12/2022

Publié : 15/01/2023

Intoduction

La littérature algérienne peut-elle échapper à l'engagement ? Question complexe et difficile vu l'ampleur des débats qui ont été consacrés à son statut. La littérature algérienne a longtemps était définie par opposition.

En effet, d'un certain point de vue, tous les Algériens vivent dans la dissidence, c'est-à-dire en marge ou contre tous les pouvoirs. C'est un fait, cependant, que l'Histoire a réservé aux Français et aux Algériens une de ces surprises et artifices qui échappent toujours aux rationalistes de la prédiction.

Qui aurait pu prévoir, après l'atroce guerre d'Algérie de sept ans (1954-62), qu'un si grand nombre d'Algériens finiraient ayant honte de leur indépendance et n'ayant aucun complexe à demander l'asile en France ? Il y a eu quelques prophètes: Ils n'ont pas été la proie des erreurs de la gauche. intellectuels de l'aile, militants pro-tiers-monde et anglo-saxons. Ces visionnaires sont tous deux nés en Algérie.

Tous deux soutenaient l'indépendance. Chacun, dans son domaine respectif, dénonce le colonialisme français et devient célèbre. Mais comme les poètes, et plus encore que les

¹ asmaazeraoui1@gmail.com

² aitmenguellatsalah@yahoo.fr

sociologues, ils prévoyaient quelque chose d'exceptionnel. Le premier, un Français, Jacques Berque, est l'un des plus grands arabisants du monde. Il a écrit des ouvrages faisant autorité sur l'histoire et l'anthropologie du Maghreb et de l'Égypte, avant de consacrer la fin de sa vie à une traduction ? Voici ce qu'il écrivait pendant la guerre d'Algérie : « La France et l'Algérie ?

Nous ne nous sommes pas entrelacés pendant 130 ans sans être profondément impliqués dans nos âmes et nos corps. La profondeur de l'impact français a largement dépassé ici les aliénations habituelles du colonialisme, l'exploit colonial. Une grande fortune et un grand malheur. Ici, l'être était affligé jusqu'à la moelle ; d'où la violence de ce ressentiment, une frénésie menant à de terribles aventures. Mais de là, peut-être, naît aussi la source d'une solution qui ne peut venir que d'une expiation partagée." Personne n'a jamais mieux exprimé le destin franco-algérien.

Le deuxième prophète est un Algérien d'origine kabyle. Cet écrivain berbère d'expression française est sans doute le plus grand prosateur non français de tout le monde francophone. Il s'agit de Kateb Yacine, l'auteur de Nedjma et Le cadavre encerclé. Il a utilisé la langue française pour écrire les pamphlets les plus violents, les plus puissants et les plus poétiques contre la France colonialiste. Kateb, non ? moins, avait prévu une explosion de la littérature algérienne après la guerre d'Inde ? attente. Il avait aussi prévu que cette explosion s'exprimerait en français. Pour Kateb, cette explosion était due au fait que le refoulé avait été mille fois plus important en Algérie que partout ailleurs. Mais pourquoi en français ? "Bonté divine!" répondit Kateb, "parce que le français est notre premier butin culturel, parce que c'est la meilleure chose que nous ayons volée au colonisateur, et nous l'avons transformé de telle manière qu'il ne songe pas à s'en plaindre".

Kateb, comme Berque, sont aujourd'hui des symboles. Mais il était plus aisé de les considérer ainsi plutôt que de les étudier

avec une perspective horizontale. avec moi que le grand professeur.

Parfois, il prophétisait avec des accents d'halluciné : « Vous aurez une nouvelle littérature algérienne d'expression française, dont le premier avantage pour moi sera que l'Algérie ne peut s'enfermer ni dans l'arabisme ni dans le berbérisme. Il y a une place pour le français. Nous sommes le pays des trois langues et des trois racines. » On n'aurait jamais pu faire taire Kateb à ce sujet.

Mais il ajoute que c'est justement parce qu'il écrit un français baroque, dilaté, réinventé, donc réapproprié, qu'il sait qu'il n'est pas français : "Un peu de musique arabe, beaucoup de mélodies berbères dans mes phrases françaises." Quant à Rachid Mimouni, le romancier de La malédiction décédé il y a quatre ans à Paris, sa réponse à une certaine plaisanterie fut qu'il était possible de trouver une réponse dans les rues de Paris : l'Algérie était entrée dans l'histoire quotidienne de la France et elle y parlait. aussi en français.

A peine un mois, et en une semaine, se passe-t-il sans la publication par une grande maison d'édition parisienne d'un roman, d'un essai ou d'une histoire d'un homme algérien ? et surtout auteur féminin. Jamais le rat, une musique inventée à Oran, un peu comme le blues s'est inventé à la Nouvelle-Orléans, n'a connu un tel succès que dans les immenses salles de concert où se mêlent jeunesse algérienne et française. Les femmes, qui ont évidemment peu de libertés en Algérie, « explosent » à Marseille, Lyon et Paris. Un auteur-compositeur-interprète algérien « fait tomber le toit » lorsqu'il termine son répertoire par la remarque suivante : « Oh, vous nous disiez que l'Algérie, c'était la France » ; eh bien, ils ons répondu : « La France, c'est l'Algérie ». Ces observations peuvent être nuancées de bien des façons. Il faut cependant imaginer en quoi consiste ce renversement des mentalités.

Cette comparaison est tenue comme toutes les comparaisons. Tout cela montre à quel point le colonialisme, aussi horrible soit-il, et Dieu sait qu'il l'était, n'est pas le « mal absolu ». De toute évidence, la colonisation française de l'Algérie ne s'est pas contentée d'exporter ou d'implanter des colons militaires cyniques ou racistes. Il y avait en Algérie, parmi les pieds-noirs, des mouvements de gauche, partisans de l'intégration puis nourris de réalisme.

N'oublions pas qu'Albert Camus a été exclu du parti communiste algérien parce que la nouvelle politique soviétique avait concédé aux Français qu'elle ne soutiendrait plus la nation algérienne.

Quid du roman algérien ?

Peut-être est-il possible d'affirmer que cela est récent. En effet, n'y avait pas de véritable tradition du roman au Maghreb et au Proche-Orient avant le XXe siècle ; jusque-là, le monde arabe n'avait connu que les précurseurs des chroniques en vers de genre, des récits épiques et des « contes de chevalerie ».

On aurait pu penser que l'Algérie aurait été plus précoce dans l'adoption du roman que d'autres pays arabes puisqu'elle avait été occupée par les Français dès 1830. Or il n'en fut rien, car une conquête brutale n'est guère propice à la conquête. Véritable assimilation d'une autre culture. À partir des années 1880, les Algériens ont appris la langue française et l'ont utilisée pour la défense de leurs droits légaux. Dans les années 1920, une véritable renaissance culturelle a commencé à émerger.

A cette époque paraissent les premiers romans algériens de langue française : Musulmans et chrétiens d'Ahmed Bouri (publié en série en 1912) ; Mohamed Bencherifs Ahmed Ben Mostafa, gommier (1920) ; Zohra, la femme du mineur d'Abdelkader Hadj Hamou (1925) ; Mamoun, l'élève d'un idéal (1928) et El Eudj, captif des barbaresques (1929) de Chukri Hadj ; et Myriam dans les palmes (1936) de Mohamed Ould Cheikh. En général, ces romans ont tendance à être moralisateurs et de qualité médiocre ; chaque fois que la présence coloniale française

était acceptée ou considérée comme irréversible, on percevait la crainte des auteurs de perdre leur identité et leurs valeurs traditionnelles dans le processus d'assimilation à « l'autre » français et chrétien.

Ce n'est que dans *Jacinthe noire* (1947) de Taos Amrouche qu'un roman à la structure plus satisfaisante paraît - un roman dans lequel l'héroïne n'est pas acceptée par les autres pensionnaires d'un pensionnat d'étudiants catholiques à Paris. Dans le deuxième roman d'Amrouche, *Rue des tambourins* (1960), la famille Iakouren est "partagée entre deux mondes". Comme toutes ses autres œuvres, ces deux romans sont marqués par l'exil, l'exclusion, la conscience de la différence, le chagrin, la solitude et la souffrance.

À partir de 1952 et pendant la guerre d'indépendance (1954-1962), les romans algériens de langue française se multiplient, car la guerre sert de stimulant malheureux à leur production.

Décrivant à l'intérieur de ce que c'était que de vivre dans une société tenue en échec par le régime colonial, ces romans en dénonçaient les iniquités inhérentes ainsi que la tentation, la difficulté ou l'impossibilité de s'assimiler pleinement à l'univers occidental. C'est le cas de *La Colline oubliée* (1952) et du *Sommeil du juste* (1955) de Mouloud Mammeri ; c'est aussi le cas de *La Grande Maison* (1952) de Mohammed Dib, *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957).

Le premier roman de Feraoun, *Le Fils du pauvre* (1950), raconte l'histoire d'une ascension sociale difficile qui finit par réussir car le protagoniste fréquente l'école coloniale et persévère dans sa tentative d'échapper à une culture de la misère. Le dernier ouvrage de Feraoun, *Les Chemins qui montent*, se caractérise par des connotations tragiques qui en font le plus profond de ses romans, même si personne ne sait comment son œuvre aurait évolué si elle n'avait pas été interrompue par sa mort prématurée. Mouloud Mammeri est incontestablement un pionnier du roman algérien. On ne peut que regretter qu'il n'ait pas écrit davantage,

car une grande partie de son temps a été consacrée à des travaux universitaires en tant qu'anthropologue soucieux de préserver la langue et la culture berbère.

Les quatre romans qu'il a écrits correspondent à trois événements majeurs de l'histoire de la société algérienne : l'Algérie coloniale dans *La Colline oubliée* et *Le Sommeil du juste* ; le pays en lutte pour l'indépendance dans *L'Opium et le bâton* (1965) ; le désenchantement de l'après-indépendance dans *La Traversée* (1982). Ces récits clairement écrits mettent en scène des personnages principaux qui se méfient invariablement des autorités au pouvoir.

Ils ont du mal à survivre lorsqu'ils sont pris entre des sociétés, des cultures et des individus qui s'opposent les uns aux autres. S'ils embrassent « l'autre », ils reviennent blessés, et leur différence nouvellement acquise rend difficile voire impossible leur retour aux sources. Parfois la mort semble préférable, comme dans *La Traversée*, qui est le plus pessimiste de tous les romans de l'auteur, mais, avec *La Colline oubliée*, c'est probablement aussi le plus poétique et le plus poignant.

Toutes les œuvres de Mammeri trahissent sa nostalgie d'une société traditionnelle à jamais perdue, une société plus pauvre, plus misérable, plus restrictive mais aussi plus harmonieuse que celle qui l'a remplacée. *Nedjma* de Kateb Yacine est publié en 1956. Ce roman emblématique éclaire tout le paysage littéraire, avec son écriture singulière, car il arrive à point nommé pour exprimer la quête identitaire des Algériens et leur lutte pour la liberté, tout en racontant l'amour de la femme et la symbiose d'un peuple.

L'importance de *Nedjma* ne s'est manifestée qu'au fil du temps, alors que les Algériens, ayant acquis leur indépendance, ont commencé à disposer de suffisamment de loisirs pour se réapproprier ce chef-d'œuvre et l'analyser.

L'intériorisation par l'auteur de la souffrance et des espoirs du peuple algérien en difficulté lui a permis de créer une telle œuvre,

bien qu'il ne soit pas lui-même d'abord un romancier mais plutôt un homme de théâtre, un poète qui se sentait trop contraint dans un seul genre littéraire. . Malek Haddad était aussi avant tout un poète, bien qu'il ait publié quatre romans. La Dernière Impression (1958) raconte l'histoire d'une famille profondément marquée par le début de la guerre d'Algérie. Dans Je t'offrirai une gazelle (1959), L'acte d'écriture du narrateur-auteur s'avère incapable de restituer le présent tragique de la guerre. Le docteur Idir Salah dans L'Elve et la legon (1960) s'en veut d'être de l'autre côté de la Méditerranée, c'est-à-dire en France ; Le Quai aux fleurs ne répond plus (1961) interroge la possibilité de l'amitié et de l'amour dans des circonstances tragiques.

Cet ouvrage témoigne de la sensibilité aiguë de l'auteur, d'une profonde souffrance intérieure, et du regret d'avoir appris et maîtrisé la langue et la culture de "l'autre", d'avoir, de manière plus générale, "choisi" la littérature plutôt que l'action alors que la guerre d'indépendance était dans tous les esprits. On ne peut que regretter que Haddad, convaincu par sa propre expression bien connue d'être en « exil dans la langue française », ait décidé de se taire et de renoncer à l'acte d'écrire.

En effet, son travail tend justement à démontrer que la connaissance de la langue française et de la culture occidentale n'exclut pas une profonde allégeance à son pays natal et à ses valeurs. Exilé en France depuis 1959, Mohammed Dib poursuit obstinément son travail de romancier. Il est l'auteur d'une œuvre abondante comprenant plus d'une douzaine de romans dont les quatre premiers ont été écrits en Algérie et dont le dernier, Neiges de marbre, est paru en 1991.

À commencer par Qui se souvient de la mer ? (1962), roman qui marque un tournant dans sa carrière, la vision de Dib devient de plus en plus intériorisée et onirique. Il se dégage ainsi du didactisme plutôt militant qu'il avait exploité avec succès dans ses trois premiers romans : La Grande Maison, L'Incendie et Le Métier à tisser. Il change son style d'écriture et lui assigne une

visée non réaliste, « moderniste », visionnaire, tendance déjà perceptible dans *Un été africain* (1959). Si l'Algérie est désormais indépendante, elle reste au centre des préoccupations de Dib, alors même que la visée de son travail devient de plus en plus universaliste. Dans *Le Maître de chasse* (1973), les paysans, qu'il avait déjà célébrés dans *L'Incendie*, prennent leur revanche sur la ville. Comme le reste de son œuvre, elle témoigne de la permanence de la terre et de la femme. Difficiles et souvent déconcertants, ses romans ne cessent de remettre en cause les idées reçues.

On sent qu'il souffre d'une terrible blessure de ne pouvoir vivre, après l'indépendance, parmi les siens et dans son propre pays, de ne pouvoir trouver le bonheur ni dans l'exil ni dans l'amour. Au moyen d'une écriture complexe et surtout d'une vision complexe, les romans de Dib, comme toutes les œuvres authentiques, à la fois contestent les situations existantes et les transgressent. Il est rare qu'un auteur abandonne une vision aussi ancrée (comme celle qu'il a défini dans sa trilogie : *La Grande Maison*, *L'Incendie* et *Le Métier à tisser*) au profit d'une vision désincarnée qui cherche sans cesse à se retrouver sans rien produire de tangible et, sinon d'absolument certain, du moins quelque peu rassurant. L'œuvre de Dib illustre combien il est difficile pour ceux qui ne sont pas nés en exil d'y vivre. L'acte d'écrire ne pourra jamais créer un pays idéal et, en ce sens, ses œuvres attestent du relatif échec de l'expérience littéraire, qui reste pourtant la seule aventure qui vaille vraiment la peine d'être vécue à fond.

Cela peut représenter un intérêt sociologique certain.

En effet, l'importance sociologique du roman algérien est évidente. Même lorsque les formes traditionnelles sont abandonnées et le langage abusé, il enregistre un grand nombre de faits. La violence de son langage et son ton de révolte se déchiffrent plus facilement par rapport à des situations sociales réelles.

Adressé à un double public - algérien (ou maghrébin) et français (ou occidental) - le roman algérien de langue française décrit une révolte de la conscience face à la fois aux inégalités locales et aux injustices commises par « l'autre ». Rédigé en français mais pas en français, il jaillit d'un moi qui exprime sa colère contre soi et contre « l'autre ». Parfois, il y a un glissement complice en faveur de « l'autre », comme lorsque la matière est traitée de manière exotique ou totalement négative.

De la double audience du roman algérien, de sa double révolte et colère, émerge la solitude des écrivains algériens. Le roman algérien raconte le chemin vers « l'autre », le conflit avec « l'autre », et le retour difficile voire impossible vers soi, vers les siens. Au cours du voyage tortueux des personnages majeurs du roman algérien, ils acquièrent une plus grande différence - une différence qui les distingue désormais de la majorité des leurs, car finalement, comme les auteurs qui les ont créés, ils ne sont chez eux nulle part. . Le roman algérien est aussi un roman de la différence ou de la plus grande différence. Il décrit un conflit culturel. Son originalité, certes relative puisque d'autres genres abordent les mêmes problématiques, et sa richesse découlent de cette focalisation thématique.

La situation se complique encore lorsque « l'autre » est un adversaire et, malgré cela, on ne peut accéder à la « modernité » qu'à travers « l'autre » ; au fond, « l'autre » s'est révélé nécessaire, incontournable. Le fait que de nombreux romans algériens continuent d'être écrits en français est une autre conséquence et illustration de ce conflit.

Cependant, l'aventure de l'écriture de romans prend invariablement son origine dans un conflit social et culturel intériorisé par une conscience individuelle, et parce que ce processus est au cœur de l'évolution du roman algérien, il a déjà contribué de manière significative au roman en tant que roman universel.

90s : époque charnière francophone/arabophone:

Au cours des deux dernières décennies, il y a souvent eu des spéculations aléatoires sur la question de savoir si le programme d'arabisation en Algérie entraînerait la mort éventuelle de l'écriture créative en français. Les doutes quant à la survie de la littérature francophone au Maghreb étaient généralement exprimés chaque fois qu'apparaissait un ralentissement de la création littéraire francophone.

Dès le début des années 1980, cependant, de tels doutes semblaient déplacés, surtout en ce qui concernait le roman algérien. Pour la première fois depuis les premières années de l'indépendance algérienne, il y a eu une explosion soudaine d'écriture créative par des Algériens des deux côtés de la Méditerranée. Les œuvres qui ont été publiées tout au long des années quatre-vingt et jusqu'à la présente décennie consistaient en poésie et en théâtre, ainsi qu'en fiction, écrites en français et en arabe. De divers romans soulignent le mépris affiché des autorités locales à l'égard de toute personne qui ne porte pas les attributs d'une puissance effective du domaine des corps constitués ou du domaine économique.

La production littéraire de cette période était marquée par un système autoritaire qui se nourrit de l'idéologie ambiante, anticapitaliste, anti-impérialiste, à l'instar du monde socialiste mais il s'alimente aussi des choix autoritaristes faits par une large partie des pays du tiers-monde. C'est dans ce cadre qu'est mise en avant la mentalité qui préside à ces choix.

Le roman arabe, jusque-là peu connu en dehors de l'Algérie, a eu un impact puissant sur la scène littéraire algérienne au cours des années 1980, attirant Rachid Boudjedra, l'un des principaux représentants du roman francophone. Boudjedra, dont le onzième roman *Fawda al-Ashya* (traduit en français par *Le Désordre des choses*) est passé en revue ici, était un écrivain francophone bien établi, avec six romans à son actif, lorsqu'il changea de cap et publia son premier ouvrage en arabe de la fiction en 1981. Son

entrée dans la petite coterie des auteurs écrivant en arabe donne au roman arabe algérien un élan supplémentaire, le portant au-delà des frontières de son pays d'origine, vers le reste du monde arabe. Le roman francophone, pour sa part, fleurit aussi.

Publié à la fois en Algérie et en France, certains de ses représentants se sont distingués dans leur pays et à l'étranger, remportant souvent des distinctions littéraires très convoitées. Une poignée de romans parus en France devinrent best-sellers. Parmi ceux-ci figuraient des œuvres d'un nouveau groupe de jeunes écrivains issus de la communauté immigrée algérienne. Pour la première fois de son histoire, le roman francophone n'est plus le monopole d'une élite éduquée. Les jeunes qui avaient grandi dans les quartiers populaires des centres urbains français sont venus ajouter leur voix à celle d'écrivains plus âgés et bien établis, donnant au roman algérien une dimension rafraîchissante et différente.

A la fin de la décennie, il n'était plus possible à personne de prédire la mort du roman francophone, et les « Thomas sceptiques » furent une fois pour toutes réduits au silence. Les six œuvres recensées ici ont été sélectionnées comme un échantillon représentatif du roman algérien des années 90. Un seul est écrit en arabe tandis que les cinq autres sont tous en français. C'est plus ou moins une image précise du rapport des romans arabes aux romans français produits annuellement par des écrivains algériens qui atteignent un lectorat en dehors de l'Algérie. Deux des six romans sont d'écrivains vivant en Algérie, les autres sont d'auteurs établis en France de façon permanente, ou qui combinent leur vie en France avec des séjours fréquents en Algérie, comme c'est le cas d'Assia Djebar.

Les thèmes de ces romans sont variés, tout comme leurs paramètres à la fois dans le temps et dans l'espace. Par exemple, les événements du roman de Djebar se déroulent en Arabie saoudite dans les années qui ont immédiatement suivi la mort du Prophète, tandis que Le Fou de She'razade de Leila Sebbar traite

de questions contemporaines, et l'intrigue se déplace entre la France, le Liban et Israël, avec flashbacks occasionnels sur l'Algérie. Le Désordre des choses de Boudjedra se déroule en Algérie où vit l'auteur. Il s'agit d'une œuvre monumentale, offrant une vue panoramique sur les personnes et les événements jusqu'en 1988, vus à travers les yeux des deux protagonistes qui sont des frères jumeaux.

L'ouvrage est divisé en trois sections, chaque section traitant d'un incident tragique impliquant un personnage spécifique. La première section du livre porte le titre '10.10.1988'. C'est à cette date que l'un des trois personnages, un jeune homme, a été brutalement torturé lors des bouleversements politiques d'octobre 1988. La deuxième section porte la date « 11.02.1956 », c'est-à-dire le jour où la mère des protagonistes a été injustement accusée d'adultère par son mari, une accusation qui l'a laissée dévastée et a eu un effet bouleversant sur ses fils. Le troisième est intitulé '11.02.1957'. Un jour de février 1957, au plus fort de la guerre d'indépendance algérienne, un colon européen a été exécuté par les autorités coloniales pour être un sympathisant algérien.

Les trois incidents qui se répètent tout au long du livre apparaissent comme trois fils conducteurs inextricablement liés, affectant la vie et le destin de tous les Algériens. Dans Le Désordre des choses, Boudjedra introduit des personnages et des incidents de ses romans précédents, comme le père du narrateur et la belle-mère adolescente dans Al-Marth (1982), le deuxième roman de l'auteur en arabe, ou le traître qui a collaboré avec les Français et dont l'exécution en un stade de football français a formé le thème central du dernier roman francophone de Boudjedra, Le vainqueur de coupe (1981).

L'obsession du père pour sa fille et son traitement cruel de la mère des protagonistes qui était le thème central du premier roman de l'auteur, La Répudiation (1969), forme un thème important dans Le Désordre des choses. Cela donne à Boudjedra

amplement l'occasion de réfléchir au sort des femmes dans les sociétés patriarcales, une cause qu'il semble défendre dans toutes ses œuvres littéraires.

L'auteur fourre dans son récit un certain nombre d'événements et de personnages importants de l'histoire de l'Algérie et de celle du monde islamique en général, répétant fréquemment ce qu'il a dit dans une section précédente du livre, ou dans l'un de ses dix autres romans. Cette répétition constante et ces allers-retours dans le temps créent un sentiment délibéré de confusion et de désordre que le titre est peut-être censé suggérer. Les Vigiles de Tahar Djaout est une œuvre beaucoup plus ordonnée qui se déroule dans l'Algérie actuelle. La bureaucratie qui renvoie systématiquement à l'idée d'organisation hiérarchisée de l'administration publique, uniquement publique puisque disposant du pouvoir dit rationnel-légal, est, dans Les Vigiles de Tahar Djaout traitée de manière récurrente et toujours en tant que thème quasi central. En effet, le narrateur présente ce phénomène à travers les stéréotypes connus qui en consacrent le sens fortement dépréciatif et qui font, en l'occurrence, les malheurs du protagoniste Mahfoud Lemjad. Lourdeur, rigidité, violence implicite sont ainsi son lot à chaque fois qu'il a affaire à l'absurde et monstrueuse machine bureaucratique quel que soit le niveau hiérarchique où l'on se situe. Les Vigiles sont un exemple de cette littérature qui a longtemps marqué le vingtième siècle et la période de la guerre froide dans le contexte international de la bipolarité, États-Unis—Union Soviétique ou les pays alliés occidentaux versus le bloc de l'Est. Le roman *Les Vigiles* touche au centre de la question du statut de l'intellectuel et plus généralement de l'homme de savoir porteur de changement. Le lecteur est, en effet, en présence permanente de cette force inhibitrice et d'inertie qui découle du regard qu'a l'administration et son système en place vis-à-vis de l'intellect. Cette situation est décrite à plusieurs niveaux du récit, notamment quand LEMDJAD se rend au commissariat pour

enquête en vue de l'obtention d'un passeport qui dans le pays, constitue un document de voyage et une pièce d'identité dont on sait que c'est moins un droit qu'une faveur.

Comme nombre d'auteurs algériens, DJAOUT est de ces intellectuels qui ont résisté par l'écriture et qui auront marqué leur temps dans une opposition, aussi farouche que risquée, face aux us d'un système politique qu'aura hérité son pays depuis l'indépendance.

Comme Tahar Djaout, Rachid Mimouni, s'inscrit dans cette lignée de romanciers qui auront écrit contre l'ordre établi et résisté à la censure. Nous rappelons ici, simplement, que le Fleuve Détourné, avec ce qu'il comporte de sens allégorique dans le titre même, avait été interdit de diffusion en Algérie, ce qui fait admettre comme une évidence que l'intrigue comme les éléments métaphoriques ou allégoriques servent la fiction mais reflètent fidèlement la réalité. Le renversement de l'échelle des valeurs est immédiatement perçu dès l'ouverture du roman à travers de nombreux passages où passivité, obéissance aveugle et obséquiosité passent pour des qualités permettant de durer. Le thème de la bureaucratie revient constamment dans le roman. L'auteur dénonce un régime politique bureaucratique où l'administration joue un rôle négatif. La lenteur, la lourdeur, le manque de flexibilité et d'initiative constituent les expressions de la dérive de cette organisation des services publics essentiels. Il est certain que la bureaucratie participe à la pérennité des régimes et la dénoncer, c'est au sens des auteurs engagés, dénoncer une atteinte aux libertés fondamentales de l'humain et être solidaires de ceux qui la décrivent telle quelle.

De son côté, Yasmina Khadra à travers son roman « À quoi rêvent les loups » n'altère pas le réel, tel que l'histoire récente peut le rapporter. Dès l'incipit, il entraîne le lecteur au cœur d'un récit traduisant clairement son défi à décrire, sans ambages, la situation de profonde meurtrissure vécue par l'Algérie pendant la décennie noire et les enjeux sur fonds aussi bien politiques que

religieux. Dès l'incipit, Yasmina .Khadra ayant bâti sa stratégie d'écriture en empruntant l'imaginaire en général de l'extrémisme dit islamique et les représentations du sacré qu'on pourrait dire propres aux djihadistes afghans en particulier.

Conclusion

Dans les années soixante, lorsque l'écriture de fiction algérienne s'est imposée hors du Maghreb et de la France, la vocation première de tous les écrivains algériens était de s'inscrire positivement dans la lutte nationale en faisant entendre leur voix depuis l'Algérie. Malgré leur souci du sort de leur peuple, ils n'ont jamais perdu de vue que leur lutte s'inscrivait dans le cadre d'une lutte mondiale de peuples du monde entier qui voulaient retrouver la liberté et la dignité qui leur étaient refusées. Au cours des trois dernières décennies, les écrivains algériens ont continué à voir les problèmes de leur peuple dans le contexte mondial et à faire en sorte que leurs lecteurs s'identifient à ce qu'ils décrivent. On peut bien dire que le roman algérien, qui à aucun moment n'a été autocentré ou insulaire, devient aujourd'hui de plus en plus internationaliste. On ajoute que les écrivains engagés et depuis le début de leur carrière littéraire cherchaient à interroger la situation identitaire. Tandis que les premières quêtes d'identité dans la littérature algérienne cherchaient la vérité de leur statut, Ils se placent davantage dans la revendication d'un héritage pluriel dans ses sources et singulier dans son brassage.

Bibliographie :

1. Amrouche, Taos. *Jacinthe noire*. Paris: Charlot, 1947
2. — *Rue des tambourins*. Paris: La Table Ronde, 1960.
3. Belamri, Rabah. *Le Soleil sous le tamis*. Paris: Publisud, 1982.
4. — *Regard blesse*. Paris: Gallimard, 1987.
5. Bencherif, Mohamed. *Ahmed Ben Mostafa, gommier*. Paris: Payot, 1920.
6. Boudjedra, Rachid. *La Rpudiation*. Paris: Denoel, 1969.
7. — *L'Escargot entete*. Paris: Denoel, 1977.
8. — *Denoelupe*. Paris: Denoel, 1981.

-
9. — Le Démantèlement. Paris: Denoel, 1982. .
 10. — Le Desordre des choses. Paris: Denoel, 1991.
 11. Bourboune, Mourad. Mont des genets. Paris: Julliard, 1962.
 12. — Muezzin. Paris: Bourgois, 1968.
 13. Bouri, Ahmed. Musulmans et chretiennes. Oran: El
 14. Calvet, Louis-Jean. Guerres des langues et politique linguistique. Trad. Michel Péthéram. New York : Oxford UP, 1998.
 15. Caruth, Cathy. Expérience non revendiquée : traumatisme, récit et histoire. Balti plus : Johns Hopkins UP, 1996.
 16. Cox, Debbie. Politique, langage et genre dans le roman algérien. Lewiston : Edwin Mellen, 2002.
 17. Derrida, Jacques. Schibboleth pour Paul Celan. Paris : Editions Galilée, 1986.
 18. Johns Hopkins UP, 1997. Djebbar, Assia. Blanc d'Algérie. Trad. David Kelley et Marjohne De Jager. New York : Seven Stories Press, 1995. 1999.
 19. Huntington, Samuel. Le choc des civilisations et la refonte de l'ordre mondial. New York : Simon et Schuster, 1996.
 20. Khatibi, Abdelkebir. L'amour en deux langues. Trad. Richard Howard. Minne apolis : U of Minnesota P, 1990.
 21. Lacan, Jacques. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Trans. Alan Sheridan. 1981. New York : Norton, 1998.
 22. Memmi, Albert. Le colonisateur et le colonisé. New York : Orion, 1965.
 23. Nancy, Jean-Luc et Philippe Lacoue-Labarthe. Le titre de la lettre : une lecture de Lacan. New York